

PAUL GAVAUT

LE PASSANT

PARODIE EN UN ACTE, EN VERS



PARIS

H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR

2, RUE CHERUBINI, 2

1894

Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et
représentation réservés.

LE PASSANT

PARODIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois aux ESCHOLIERS, le 19 février,
et au THÉÂTRE D'APPLICATION, le 8 mars 1894.

PERSONNAGES

ACADÉMIA.	M ^{me} Marianne CHASSAING.
ZOLANETTO	M. DEPAS.

LE PASSANT

(Un paysage à Bougival. Le crépuscule tombe. A droite, une maison de plaisance avec un balcon très orné. Plantes grim-pantes. Au-dessous du balcon, un vieux banc. Au fond du décor, Paris vaguement aperçu, avec l'inévitable tour Eiffel-hélas!)

SCÈNE PREMIÈRE

ACADÉMIA, *seule, profil grec, casque de Minerve. Elle est accoudée au balcon et contemple, rêveuse, le paysage.*

Que Dangin soit maudit ! Je m'ennuie à périr.
Cet insipide amant n'a pas su me guérir.
J'avais du goût pour cet écrivain monarchique,
Mais je trouve à présent son talent narcotique.

On m'avait trop vanté le style de Thureau
Dans la littérature, il est... chef de bureau,
Voilà tout. Il m'agace, et sa pharmacopée
M'a rappelé ma nuit d'amour avec Coppée.
Vertudieu ! Depuis l'an mil six cent trente-cinq
Les amants que j'ai pris ont tous des cœurs en zinc.
Et cependant je suis l'idole, et l'on envie
Tous ces flatteurs courbés que traîne Académie
Dans le sillon que laisse en passant son scrutin...
Ce monde-là s'obstine à m'aimer en latin.
Les ducs ? Ah ! parlons-en, des ducs ! Dans la noblesse,
Sous la splendeur du titre, hélas, que de faiblesse !
Ils n'ont pas pour deux sous de... de tempérament.

(Comptant sur ses doigts.)

D'Aumale, d'Audiffret, de Breuil, pas un amant
Sérieux. Sur quarante habits verts, pas un homme.
En rimant un sonnet, j'ai vu Sully-Prudhomme
Défaillir. Tous vidés. J'en atteste les Dieux,
Pas un d'entre eux ne sait aimer. Ils sont trop vieux.
Dans le dictionnaire où fond leur existence,
Amour se définit : « Substantif sans substance. »
Ces Eros vermoulus ne tendent plus leur arc
Et leurs quarante assauts me laissent... Jeanne d'Arc.

Je souffre. Vivre ainsi sans amour, est-ce vivre ?

J'ai remisé ma fleur d'oranger dans un livre

De Péladan. Personne ainsi n'y peut toucher.

(Minuit sonne.)

Minuit. Et je suis seule. Et je vais me coucher.

Ma vie est sans plaisirs comme elle est sans alarmes.

Jamais Thureau-Dangin ne comprendra mes larmes

D'amour. Ah ! je suis triste. .

(Montrant la ville au loin.)

Et dire que voilà

Paris, et cette nuit que Dieu même étoila,

Est pure comme un cœur de rosière, et peut-être

Un romancier, là-bas, s'accoude à sa fenêtre...

Il m'aime — on me l'a dit — et près de s'assoupir,

En rêvant de m'avoir, il exhale un soupir...

(Avec émotion.)

Ainsi que les amants dont la flamme est sincère,

Insensible aux échecs, il souffre et persévère.

Hélas, par mes dédains, quatre ans sont écoulés,

Où l'on a vu ses vœux par sept fois blackboulés.

(Inquiète.)

S'il se lassait, pourtant... Je voudrais le connaître.

On le dit vigoureux, il me plairait, peut-être...

I.

VOIX DE ZOLANETTO, *dans le lointain.*

AIR : *Des commis voyageurs.*

Qu'il pleuve ou vente,
 Marche ma vente,
 Et Charpentier
 M'a fait rentier.
 A l'étalage
 Mon œuvr' fait rage,
 Et s'enlèv', car
 C'est du Rougon-Macquart! (*bis*)

ACADÉMIA

Tout, jusqu'à cette voix si fraîche dans la nuit
 M'agace. La gaité des autres me poursuit.
 Je suis triste et maudis le libraire... Il le chante.

ZOLANETTO, *dont la voix se rapproche.*

AIR : *Chanson de Fortunio.*

Je me suis trop pressé de dire
 Qui j'ose aimer
 Et j'eus grand tort, pauvre martyr,
 De la nommer...
 Je croyais avoir su lui plaire,
 Aïe, aïe, maman !
 Mais il s'est produit dans l'affaire

Un accident.

Depuis quatre anné's et demie,

Je souffre trop.

Et je meurs pour Académie,

(Signé :) Zolanetto!

(Il entre en chantant les derniers vers. Costume de troubadour, toque de velours à plume droite, guitare en bandoulière.)

SCÈNE II

ACADÉMIA, ZOLANETTO

ZOLANETTO, à part, sans voir Académia.

C'est l'heure où les amants y vont de leur voyage.

Heure charmante ! On ne voit pas le paysage,

Et l'on peut se coucher dans l'herbe. C'est très chic.

On peut tomber sur autre chose qu'un aspic,

Mais bah !... Puis les ruraux ont des amours nocturnes

Qu'il est bon de piger sur le fait. Dans les turnes

Des citadins, le rythme du rut est moins net,

J'en laisse l'analyse à ce crétin d'Ohnet,

Et je vais m'enivrer de l'odorante haleine

Du parfum qu'on respire à Bondy, dans la plaine.
 Puis la campagne est bonne à calmer mon ennui.
 Je suis triste. Où pourrai-je m'asseoir aujourd'hui ?

(Apercevant le banc.)

Ce vieux banc ? Oui.

(Il s'assied.)

C'est dur. Mais la nuit est si douce !

Pour calmer mon chagrin, je vais sucer mon pouce,
 Ainsi que je faisais lorsque j'étais enfant.

J'ai le cœur gros comme un derrière d'éléphant.

(Il se dispose à s'endormir.)

C'est égal, on est mieux entre deux draps de toile.

(Réfléchissant.)

De Bougival, on va pour dix sous à l'Étoile,

Je devrais... mais, ma foi, je tombe de sommeil.

Dormons — ou roupillons — ou pionçons : c'est pareil.

(Il dort.)

ACADÉMIA, ravie.

Qu'ai-je entendu ? C'est là le langage que j'aime,
 Roupiller, doux vocable, ou pioncer, quel poème !
 Je vais le réveiller, pour entendre sa voix.

(Zolanetto ronfle énergiquement.)

Quel râble ! Quel gaillard ! C'est la première fois

Que je me sens au cœur un coup aussi sensible.

(*Elle s'approche et lui touche l'épaule.*)

Homme aux muscles puissants, dormez-vous ?

ZOLANETTO, *sans se retourner.*

C'est possible.

ACADÉMIA, *tendrement.*

Eh bien, réveille-toi, l'air du soir est mauvais.

ZOLANETTO, *se frottant les yeux.*

Une femme?... Ah ! c'était de vous que je rêvais.

Je vous voyais *in naturalibus*, très nue,

Et vos formes étaient d'une belle venue.

ACADÉMIA, *rougissante.*

Épargnez ma pudeur.

ZOLANETTO

La pudeur ? Ah, maman

Je m'assieds là-dessus catégoriquement.

ACADÉMIA, *à part.*

C'est un bien beau gaillard.

(*A Zolanetto.*)

Et pourrais-je connaître

Celui qui prétendait dormir sous ma fenêtre,

Et passer la nuit là, roulé dans son manteau ?

ZOLANETTO

Pour vous servir, je suis le grand Zolanetto.
Depuis l'enfance, avec mon petit nom d'Emile,
Je signe des romans qui tirent à cent mille.
Je crois n'avoir jamais passé de jour entier
Sans écrire. Beaucoup écrire est mon métier.

ACADÉMIA

Ciel! Toi... Zolanetto... sans blague?

ZOLANETTO

Je m'en flatte.

Ça vous étonne? C'est logique : je m'épate
Moi-même. Je ne peux pas y penser trop fort :
J'en crèverais de gloire et causerais ma mort ;
Ce qui serait pour Charpentier fort grand dommage,
Et... pour bibi surtout.

ACADÉMIA

Enfant, quel est votre âge?

ZOLANETTO

J'ai cinquante ans.

ACADÉMIA

Comment digérez-vous?

ZOLANETTO

Pas mal,

N'ayant jamais mangé dans les bouillons Duval.

ACADÉMIA

Et vous errez ainsi sur les bords de la Seine,

Le soir, les tibias nus...

ZOLANETTO

Bah ! la nuit est sereine ;

Je ne suis pas sensible aux rhumes de cerveau.

Puis, qu'importe ? La vie est un pesant fardeau,

Et je suis fatigué de tirer à la ligne...

(Avec désespoir.)

Je me fous de la mort ainsi que d'une guigne.

ACADÉMIA

Ainsi, voilà l'état où l'amour t'a conduit !

ZOLANETTO

Quoi... vous savez...

ACADÉMIA

Je sais que tu fus éconduit

Père de Jésus-Christ, père de la Gervaise.

Tu souffres de cela ?

ZOLANETTO

Je la trouve mauvaise,
 Ça m'a flanqué d'abord comme un coup d'assomoir,
 Et je voyais la vie absolument en noir.
 J'ai pardonné pourtant. Vous savez, quand on aime
 Ce n'est pas comme quand on n'aime pas. Et même
 J'ai trouvé dans l'échec un nouvel excitant.

(Confidentiel.)

Des typesses qu'on a l'on n'est jamais content,
 Tandis qu'on aime mieux ce qu'encore on appète.
 Vibrante des baisers d'un autre, sa conquête
 En aura plus de prix. De mouton mérinos
 Qu'il était, mon amour devient rhinocéros.
 Evohé ! Nom de d'la ! Rome, dans ses annales,
 N'aura jamais connu semblables bacchanales.
 Je veux la violer...

ACADÉMIA, ravie au fond, mais... dame!

Enfant, songe à sa peur,
 Si tu lui révélais tes transports de sapeur !

ZOLANETTO

Ne crains rien. Je saurai rendre ma voix câline.
 Vois, dans mon dos, se balancer ma mandoline

Qu'au bazar de l'Hôtel-de-Ville j'achetai.
Sur cet instrument-là lorsque j'aurai gratté
Un air bien doux, quelque amoureuse villanelle,
Il faudra bien que quelque chose vibre en elle.

ACADÉMIA

Tu sais chanter, petit, tu sais faire des vers ?

ZOLANETTO

Pour sûr, et beaucoup mieux que tous les habits verts !

ACADÉMIA

Parfait. Cela ne peut manquer de la séduire.

ZOLANETTO

Pige-moi ce sonnet, que je m'en vais te dire.
Je le réserverai pour le coup de la fin.
C'est du dernier gentil.

ACADÉMIA

Voyons le fin du fin.

ZOLANETTO

Tu sais, je n'ai passé qu'un quart d'heure à le faire.

ACADÉMIA

Zolanetto, le temps ne fait rien à l'affaire.

ZOLANETTO, *cherchant à imiter M. Le Bargy.*

SOUS LE BALCON D'ACADÉMIA

SONNET

De l'aube du jour au soleil couchant
Je rime pour toi, belle Académie.
Au clair de la lune écoute mon chant,
Je t'aime d'amour, ô ma douce amie !

Je rêve, tous les soirs, en me couchant,
Que tu viens baiser ma lèvre endormie.
Loin de ton regard mon cœur s'anémie,
Et je crois mourir à tout bout de champ.

Je t'aime. Je veux, dans ma rage folle,
Comme dans un sein mordre à ta coupole.
Pour être sacré prêtre en ce haut lieu.

Dis, ne me fais pas poser de la sorte ;
Au clair de la lune, ouvre-moi ta porte...
Me l'ouvriras-tu, sacré nom de Dieu !

ACADÉMIA, *frissonnante, oh! combien!*

La chute en est jolie, amoureuse, épatante.

ZOLANETTO

Oui, je crois que la gosse en sera très contente.

Elle gobe, tu sais, le style de salon,
Et j'accorde à son goût mon petit violon.
Il lui faut du sirop dans la littérature.
Naguère, je lui fis un roman-confiture,
Le Rêve... J'ai trempé ma plume dans le miel,
Un parfum d'Angélique y monte jusqu'au ciel.

ACADÉMIA

Je l'ai lu.

ZOLANETTO

N'est-ce pas que c'est beau?

ACADÉMIA

C'est sublime.

Ne pas aimer l'auteur du *Rêve* serait crime.

ZOLANETTO

J'ai souffert de lâcher mon style habituel,
Mais j'ai pincé pourtant un air de rituel.
Il fallait bien, pour plaire à cette mijaurée,
Renoncer aux gros mots. Par sa langue épurée,
Le Rêve est doux comme un poème de Ducis.
La mère en permettra la lecture... à son fils.
Admirez, clame-t-on, ces pages délectables
Que le noble faubourg admettra sur ses tables!...

Mais quand, à mes transports, la belle aura cédé.
On verra sous le froc surgir le possédé.

ACADÉMIA, *à part.*

Que dit-il? C'est affreux!

ZOLANETTO

Ah! la chouette aventure,
Idem resurrexit, comme a dit l'Écriture!

ACADÉMIA, *indignée définitivement.*

Ainsi, ce ton nouveau du *Rêve*...?

ZOLANETTO

Un trompe-l'œil,
Un truc, pour arriver à m'asseoir au fauteuil.

ACADÉMIA, *à part.*

Ah! le traître! Je sens me monter à la joue
Le rouge de la honte. Il aurait dans la boue
Outragé mon honneur et traîné ma vertu.

(Extrêmement digne.)

Renonce à ton amour, enfant.

ZOLANETTO, *épalé.*

Qui donc es-tu,
Femme, pour me donner ce conseil déplorable?

ACADÉMIA

Je suis — tais-toi, mon cœur — ton ange secourable.

En te parlant ainsi j'accomplis un devoir.

Ne sois plus candidat.

(*Mouvement.*)

Ah ! tu ne peux savoir

Combien il m'est pénible et combien il m'en coûte (1).

Enfant, de détourner tes pas de cette route.

Tu ne peux le savoir et je le veux ainsi.

ZOLANETTO

Femme, tu m'abrutis en me disant ceci.

Tu sais qu'à tout jamais elle sera cruelle ?

Pourquoi donc ?

ACADÉMIA

Elle sait que tu te moques d'elle.

ZOLANETTO

Mais je n'écrirai plus un seul roman salop...

ACADÉMIA, *incrédule.*

Chassez le naturel, il revient au galop.

Tu fais là des serments d'ivrogne.

(1) Ce vers est de mon jeune ami Coppée.

ZOLANETTO

Eh bien ! écoute.

Je ne puis me résoudre à quitter cette route.
 Je l'aime. J'en mourrais. Tu sais, dans mes romans
 Comme j'ai su montrer d'hystériques amants,
 Que rien n'a rebuté, que rien ne décourage.
 La méthode Pasteur ne peut rien à leur rage...
 Or, je suis enragé. A chaque élection
 J'ai moins de voix, c'est vrai, mais plus de passion.

ACADÉMIA, *impressionnée.*

Voici que de nouveau ma vertu chancelante
 Me presse de céder... Posséder sur quarante
 Un amant bien musclé, ce ne serait pas trop.
 (*L'apercevant, effondré sur le banc, prise de pitié, elle*
chante :)

Ah ! le pau, le pau, le pau, le pau' Zolanetto !

Avant de le quitter par un mot d'espérance,
 Je veux...

(*Elle remonte sur son balcon.*)

ZOLANETTO, *à part.*

Vierge de Lourde, adoucis ma souffrance,
 Fais-la voter pour moi.

ACADÉMIA

Réserveons l'avenir,
Donnons au malheureux un discret souvenir.

ZOLANETTO, *même jeu*

Fais-la voter pour moi !

ACADÉMIA

Que ton cœur se console.
Prends ce gage d'espoir, ingénieux symbole,
De la voie où tu dois maintenir tes écrits.

(Elle lui tend une feuille de vigne).

ZOLANETTO

Une feuille de vigne ?

ACADÉMIA

En serais-tu surpris ?

C'est un symbole ainsi que le canard d'Ibsène.
Sois chaste, dit la feuille, et ne sois pas obscène.

ZOLANETTO, *couvrant de baisers l'emblème cher au cœur
de M. Bérenger.*

Ah ! merci mille fois de l'encouragement.

Adieu, je n'ai plus rien à dire...

(Il s'éloigne. Revenant sur ses pas.)

Cependant

Tu parais bonne fille... Eh bien, rends-moi service,
Si parmi les Quarante un billard se dévisse...

ACADÉMIA, *suffoquée.*

Un billard ?

ZOLANETTO

Ces gens-là sont âgés, très âgés,
Donc, à casser leur pipe, ils sont fort exposés.
Préviens-moi si l'un d'eux tordait sa cafetière !
(*Il sort en levant les bras au ciel.*)

VOIX DANS LA COULISSE

Académia ! Académia !

ACADÉMIA, *prêtant l'oreille.*

On m'appelle ? J'y vais, chéri...

(*Au public.*)

C'est Brunetière !

RIDEAU